

D'AMOUR FOU

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



Lui

« Tu es encore ronchon ! » dit sa mère en lui tendant un bol de café au lait. Oui, il était même très ronchon, bien plus qu'un matin habituel. Diplômé ! Les copains l'avaient félicité, gentiment certes, mais à leur manière se moquant de lui dans un style acidulé qui le faisait toujours un peu souffrir. « Faire la gueule, ça pose son comptable, cette profession est faite pour toi ! » Arnaud lui avait balancé cette vacherie avec le sourire, Arnaud, son grand pote de régiment. Leur amitié s'était nouée lors de leur incorporation, sous la douche avant le coiffeur, ou juste après, ça n'a pas d'importance. Il s'était senti ridicule du pédicule. Cela devait être la raison pour laquelle les filles ne l'avaient jamais félicité pour ses qualités d'amant ; pourtant il s'appliquait, inventif dans les positions, attentionné dans l'action, expressif dans l'explosion, mais rien n'y faisait. Après l'amour leur parade était toujours la même : vite se laver derrière le rideau en plastique à grosses fleurs marron rehaussées de bleu lavande, attacher leur soutien-gorge à l'envers et, avec tout leur génie féminin, le passer devant pour que les seins viennent s'y nicher avec grâce, enfiler culotte et jean, se plaindre des ressorts du lit, puis partir

sur un ciao laissé pour tout hommage à ce mec médusé qui espérait une seconde manche en soulevant le drap de son revenez-y-madame. À l'époque, les sites pornos où l'on pouvait étalonner la chose n'existaient pas. Il avait entendu ses copains de lycée se vanter de leurs dix-huit ou vingt centimètres, mais il n'avait vu que du modeste, du banal, du réconfortant dans les vestiaires où ils se retrouvaient nus entre garçons. Là, sous cette douche d'incorporation face à ce grand Arnaud particulièrement bien servi par Dame Nature, il comprenait que son truc pitoyable ne devait pas faire grand-chose à ses copines d'un demi-après-midi.

Une amitié de bidasses arrive à maturité au fil des situations militaires. Choisir son lit dans la chambrée révèle déjà les affinités. Arnaud s'était naturellement installé le long du mur du fond, loin de la porte qui laisserait passer courant d'air et sergent vachard, là où l'on ne souffre des odeurs de pied que d'un unique voisin, là où on est le maître de la fenêtre. Lui fit des coudes pour être le premier à balancer son sac sur le lit d'à côté, encouragé par un regard bienveillant de cet Arnaud auquel il prêtait ainsi, en quelque sorte, allégeance. Il serait le Sancho Panza, le Laurel, le Watson, le Dupont de ce gigantesque Arnaud qui toujours lui donnerait du Ducon sans jamais altérer leur complicité. Ils se racontèrent leur voyage en train de Paris à Tarbes et leur étonnement d'avoir été accueillis à la gare par des soldats portant le béret rouge des parachutistes. Tous les deux avaient cherché du regard d'autres militaires, des gentils au béret bleu, mais durent se rendre

à l'évidence : ils étaient incorporés chez les paras, au 35^e RAP¹ de Tarbes. Un long fou rire tissa les premiers fils de leur amitié. Puis ce fut la période des classes et ses joyusetés militaires ; il leur fallut devenir un bon parachutiste, souvent brimé, mis au pas, humilié, mais finalement fier d'arborer le béret rouge puis l'insigne ailé de ceux qui ont sauté. Arnaud et lui n'étaient pas à leur place dans cette troupe de petits trapus bas du front viande à canon, dressés pour être largués loin d'un objectif, s'en rapprocher à marche forcée, le prendre et le tenir en attendant les renforts. Mais voilà, leur incorporation dans un régiment comptant cinq pour cent d'illettrés avait servi un dessein hautement stratégique : ils furent parachutés au secrétariat du colonel.

Ils partagèrent ce privilège qui les mettait à l'abri des corvées, des exercices et de la fantaisie toute relative des sous-offs. Douze mois après leur rencontre, une amitié virile, de celles qui se nouent dans l'épreuve, les accompagnait jusqu'à Paris.

Une jolie fille embrassa goulument Arnaud à la descente du train ; lui, personne ne l'attendait. Il en serait ainsi de toutes les soirées entre étudiants, Arnaud devant et lui derrière, Arnaud conquérant et lui perdant, Arnaud rayonnant et lui râlant. Il devint le souffre-douleur de la *bande à Arnaud*, celui qui ne souriait que pour amortir le choc d'une plaisanterie vacharde. Sa réputation de brave type pathétique le précédait et sa bonne gueule anguleuse, à laquelle

1 RAP pour régiment d'artillerie parachutiste.

il ne manquait qu'un peu de pétulance dans les yeux pour être belle, attirait la sympathie, mais trop rarement les baisers.

En quatrième année de fac, il rencontra Martine, petite brunette pétillante qui sut raviver le plaisir chez ce garçon dont elle pensait le meilleur. Depuis presque six mois, il jouissait de Martine en douce lorsqu'un soir de vadrouille en amoureux dans le quartier du Montparnasse ils croisèrent Arnaud et sa conquête du moment. Ils ne purent que les suivre dans un bar de la rue de la Gaîté où la bande était réunie. Il fut accueilli en héros, Martine en potiche. La bière aidant, les allusions s'alourdirent, il ne sut y répondre que par des sourires niais, ce qui brisa le cœur de Martine. Il rentra seul.

Il venait donc d'obtenir son diplôme supérieur de comptabilité et de gestion, mais ce matin-là il en était bouleversé. « Faire la gueule, ça pose son comptable, cette profession est faite pour toi ! » Arnaud visait juste : toutes ces années d'études ennuyeuses pour se morfondre dans la compta. À son retour du service militaire, son père lui avait fait comprendre qu'il ne fallait pas qu'il en demande trop à la vie et qu'un job de comptable lui irait comme un gant. Quel con ! Lui qui passait toute sa scolarité à dessiner des superhéros dans les marges de ses cahiers, il le savait bien : son truc c'était la BD, sinon le graphisme, peut-être même la peinture, mais pas la comptabilité. Il aurait dû dire à son connard de père, à ce triste sous-chef de service de la mairie d'Argenteuil, à ce névrosé du sudoku, à ce rabat-joie peine à jouir, à ce naufrageur, à cet extincteur,

à ce géniteur : « Non, je ne te ressemblerai pas ! Moi je serai artiste ! » Mais il n'avait rien dit, il avait souri et s'était inscrit en compta.

« Ronchon », disait sa mère évitant d'appeler un état dépressif par son nom. Ce matin-là, oui, il était ronchon, super ronchon même, car il devait encore dire merci à son père. Merci pour ces putains d'études. Merci pour cette chambre de bonne dans laquelle il ruminait son mal-être devant ces putains de fleurs marron et bleu en plastique. Merci pour ce putain de job à la mairie d'Argenteuil qu'il devait commencer le lendemain.

Il prit la fuite.

De son passé de louveteau, il gardait le souvenir de son pathétique surnom « belette triste » et un solide sac à dos. C'était le début de l'été ; il y mit deux slips, trois T-shirts, un sweat-shirt, une brosse à dents, ses papiers. Claqua la porte de sa chambre, sans même un dernier regard pour les fleurs marron et bleu du rideau de douche, et se retrouva dans la petite rue du centre d'Argenteuil. Hésita. Remonta dans l'appartement de ses parents, colla en évidence sur le frigo un Post-it laconique : « Je pars faire le point avec moi-même, vous embrasse. » Se retrouva dans la rue. Hésita. Remonta prendre le Minolta compact que son père s'était offert sur les conseils de Mercier, son chef de service féru de photographie, mais qu'il n'avait jamais utilisé de peur de l'abimer. Cette fois-ci, il ressortit en laissant ses clés à l'intérieur ; sa façon à lui de brûler ses vaisseaux.

Yaourt

Il lui fallait choisir où aller, mais choisir ce n'était pas son truc. Lorsqu'il était avec les copains, choisir le resto ou le film était un calvaire : dire sa préférence au risque d'être désavoué par le mâle alpha du groupe, ou ne rien dire et avouer son indécision de mâle dominé. Alors, louvoyer, laisser parler le leader naturel de la bande, Arnaud généralement, s'esquiver en relaçant une chaussure ou en discutant d'autre chose. Enfin, une fois la décision prise, sauver la face par un « on aurait pu aussi aller à... » que les copains n'écoutaient pas. Il n'avait plus qu'à suivre le mouvement.

Là, sur ce morceau de trottoir, seul, sans y avoir réfléchi, il devait prendre une décision importante : où aller ? Il n'en savait foutrement rien, la question était trop ouverte. Il devait se poser une question fermée, sinon il resterait sur son morceau de trottoir. Quelle direction prendre, nord, sud, est, ouest ? Il ajouta le sud-est et le sud-ouest tellement différents, également le centre et Paris. L'inspiration ne venant toujours pas et Arnaud n'étant pas là pour prendre la décision à sa place, il simplifia les options se forçant à choisir entre montagne, mer ou campagne, excluant ainsi

Paris. Voilà, la question était enfin correctement posée. Ne connaissant pas la montagne et n'aimant pas nager, il choisit la campagne ; mais laquelle ? Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, au centre ? Il choisit le sud pour sa promesse de beau temps et pour se rapprocher de la montagne et de la mer, sait-on jamais !

L'inspiration vint : l'été s'installait, il irait cueillir les fruits en Provence. Pour les détails, il se laisserait porter par le mouvement, plus exactement par ceux qui le prendraient en stop. Direction porte d'Orléans en passant par Décathlon acheter une tente, un Opinel, une gourde et des Pataugas. À onze heures, le pouce en l'air, il se donnait le top du grand départ. À cette époque, le stop n'avait pas encore été tué par le covoiturage et à la porte d'Orléans la concurrence était rude entre auto-stoppeurs. Avec son allure propre et son sac à dos trop petit pour y glisser sa tente toute neuve, il fut pris rapidement. Janot, un charpentier compagnon du tour de France, lui raconta son récent divorce jusqu'à la station Elf avant Auxerre. Paule, une ancienne danseuse des Folies Bergère, testa ce qui lui restait de séduction et l'abandonna avec ses illusions sur une aire d'autoroute avant Lyon. Alphonse parlait encore de football lorsqu'ils arrivèrent au centre de Valence. La soirée était magnifique. Il avala un kebab, traîna sur les quais, s'endormit sur un banc et rêva d'éléphants.

Le Rhône était couvert d'une brume en lambeaux lorsqu'il ressentit la fraîcheur de l'aube et une forte envie de pisser. Fièrement campé sur le parapet, le sexe brandi, il urinait à la face du monde entrant par cette affirmation

de lui-même dans le cercle des hommes qui tiennent leur destin en main. Il s'apprêtait à accompagner les dernières gouttes d'un cri martial quand il entendit l'écho de sa cascade urinaire. Le ciel lui adressait-il un accusé de réception ?

— Salut.

— Salut, répondit-il, réalisant son délire et la présence d'un mec hirsute qui pissait lui aussi.

— Fait frisquet !

— Ouais, j'me les pèle.

— C'est quoi ton plan de route ? demanda la bouille poilue.

— Mon plan ?

— Ben quoi, tu voyages non ?

— Oui, je vais faire les cueillettes.

— Moi j'y retourne, comme tous les ans. Mon nom c'est Marcel, mais on m'appelle Yaourt parce que j'ai construit une yourte, dit-il en lui tendant une main tatouée.

— Moi je n'ai pas de nom.

— C'est quoi cette blague ?

— Je me redonnerai un nom quand je saurai qui je suis.

— Super ! Nous sommes mardi, Robinson Crusoé t'aurait appelé Mardi, ça te va comme nom ?

— Dac, ça me va. Content de te rencontrer Yaourt.

— Si tu veux, viens avec moi dans la Drôme ; les paysans ont besoin de bras. Avec mon minibus Volkswagen,

je vais là où il y a du boulot². On partagera les frais, ça m'arrangerait bien. Ça te branche ?

— (...) Oui, c'est OK pour moi. Sympa !

— Alors, en route pour Buis-les-Baronnies ; la lavande et les abricots nous attendent. On prendra un café en route, la Thermos est chaude.

Mardi apprit l'enfance désastreuse de Yaourt. Son père, agent d'entretien à Veules-les-Roses dans la région de Dieppe, mais surtout alcoolique au point de se noyer dans la Manche alors qu'il réparait une sorte de jetée en bois. Sa mère faisait des ménages dans les maisons de vacances des Parisiens ; elle se retrouva seule avec quatre enfants. Marcel était le plus jeune, il avait neuf ans. Elle partit en vrille et Marcel fut mis en pension par la DASS dans une famille d'accueil en banlieue de Rouen. Ses parents de fonction ne s'occupèrent pas vraiment de son éducation ; il fut abandonné aux dérives de l'adolescence et des mauvaises fréquentations de la cité d'à côté. À quatorze ans, il rendait fous les juges pour enfants. Heureusement Marie, l'assistante sociale qui suivait la famille, sut établir le contact avec Marcel et le ramener au collège jusqu'à ses seize ans. Il fut mis en apprentissage chez un boulanger, mais les odeurs de fournil et les croissants chauds du petit matin ne furent pas suffisants pour qu'il choisisse ce métier où il lui faudrait travailler de nuit. Il eut le bon réflexe d'en parler à Marie qui lui trouva une place d'arpette dans un garage automobile à l'ancienne à Yvetot à vingt minutes de

² Dans les années 80 on ne disait pas encore taff pour travail ;

Rouen en train. Son patron, Jean-Daniel Moulard, avait la mécanique dans le sang et la gifle rapide. Marcel comprenait ce langage ; il se passionna pour la mécanique et les gifles se firent plus rares. Jean-Daniel devint un père pour Marcel au point de lui payer le meilleur avocat de la Seine-Maritime lorsqu'il eut un accident avec une voiture volée. La cicatrice au menton qu'il cachait sous sa barbe restait comme stigmate de cette connerie. Ce qui contraria Jean-Daniel Moulard c'était le choix d'une propulsion arrière pour aller faire le con sur le parking verglacé du centre Leclerc. Il aurait dû savoir, Marcel, que sur la glace il fallait une traction avant pour mieux dérapier du train arrière. Pour amadouer le juge, Jean-Daniel Moulard avait proposé de réparer dans son garage les dégâts sur la BMW. Effectivement il l'amadoua et Marcel, une fois encore, échappa à la prison ferme. Les six mois avec sursis dont il écopa le calmèrent un peu, jusqu'à ce que Jean-Daniel le surprenne à changer les plaques d'immatriculation et le boîtier de contact d'une grosse berline Mercedes destinée à être exportée en Pologne par un réseau mafieux avec lequel Marcel traficotait. Un type du genre petite frappe était là, attendant que Marcel ait terminé. La baffe fut immédiate, le coup de pied au cul violent ; ça c'était pour Marcel. L'autre type intercepta si bien avec son nez le poing droit de Jean-Daniel lesté d'une clé anglaise qu'il décida de tomber KO. Jean-Daniel sortit la bagnole du garage et la déposa en pleine nuit sur le parking de la cité voisine avec le klaxon bloqué, les portes verrouillées, le type groggy sur la banquette arrière. La police arriva en même

temps que les malfrats, ce qui mit fin à la carrière de trafiquant de Marcel.

Ensuite, Marcel eut son permis de conduire, vingt ans et deux amours : Magda et Tacot. Il raconta Tacot, laissant deviner Magda. Tacot s'était présenté au garage embrayage mort, joint de culasse suspect, châssis voilé, amortisseurs hors d'âge sans compter tout le reste, ce qui en faisait un minibus Volkswagen condamné à la casse. Marcel tomba immédiatement amoureux du beau Tacot jaune d'or qui échappait ainsi au ferrailleur. Avec la complicité de Jean-Daniel, il remit Tacot en état de rouler³ puis aménagea l'intérieur pour pouvoir y dormir. La route était à lui ; il la prenait en été pendant ses congés payés. C'est ainsi qu'il découvrit le coin de Buis-les-Baronnies, ses lavandes, ses abricots, ses femmes, à commencer par Magda, une Polonaise, qui était venue faire la cueillette des abricots à la ferme du Tacul. Un dimanche, alors qu'il prenait un café à une terrasse, cette belle blonde sur la peau de laquelle les abricots semblaient avoir déteint lui demanda du feu. Mardi compris que son nouveau copain ne s'était pas encore remis du retour en Pologne de sa belle. Chaque année il revenait au Tacul faire la saison des abricots, c'était le dernier endroit où il avait vu Magda. C'était après l'amour.

— Et ta yourte, où est-elle ? demanda Mardi.

³ Le lecteur a le droit de céder à la nostalgie du temps où le contrôle technique n'existait pas.

— À Buis, sur un terrain caillouteux derrière la ferme du Tacul. Je l'ai construite avec des bâches en plastique l'année où j'ai rencontré Magda. Inutile de te dire que le premier coup de vent lui a été fatal. C'est là qu'on m'a appelé Y'a-plus-la-yourte, ce qui est devenu Yaourt. Cela fait maintenant trois ans qu'on m'appelle comme ça à Buis, et j'en redemande, dit-il en riant.

Ils arrivèrent en grande pompe à la ferme du Tacul au moment de la pause du déjeuner. Louis et Agnès Lutin, les fermiers, sortirent dans la cour les accueillir chaleureusement, surtout Yaourt. Ils avaient reconnu la sirène à trois tons que Yaourt n'avait le droit d'utiliser qu'à deux occasions, à son arrivée et à son départ. La ferme se situait à cinq ou six kilomètres au nord de Buis-les-Baronnies. Trois corps de bâtiment mitoyens construits en pierre locale s'étagaient en pente douce, coiffés de tuiles provençales dans différents tons d'ocre. On accédait à la cour par une voute traversant la partie centrale d'habitation dont les volets étaient fermés pour retenir la fraîcheur entre des murs épais.

Les travailleurs saisonniers étaient attablés dans le réfectoire, quatre hommes et deux femmes. Yaourt reconnut deux Espagnols, des habitués, et Jeanne, aussi une fidèle de la ferme du Tacul. Il y avait également Manon, une nouvelle venue, mais toujours pas Magda. Louis présenta Yaourt et raconta l'histoire de la yourte éphémère. Yaourt présenta Mardi et raconta leur rencontre de pisseurs. Agnès demanda s'ils voulaient déjeuner ; cette année la

pension — petit déjeuner, casse-croûte de neuf heures, déjeuner et dîner — était à quatre-vingts francs par jour, déduits de la paye. Yaourt accepta, ajoutant qu'ils avaient roulé vite pour arriver avant le déjeuner.

Yaourt avait des potes à voir à Buis, il ne cueillerait que le lendemain. Mardi voulut installer sa tente toute neuve dans la pâture juste en dessous de la ferme, à côté de celles des autres. Il se trouvait devant les toiles, les piquets, les cordelettes et les sardines aussi gauche que lorsqu'il s'agissait d'ouvrir le canapé-lit chez sa tante Agathe. Après plusieurs tentatives maladroitement, il réussit à faire tenir les piquets en les calant avec de grosses pierres et à poser délicatement le double-toit en veillant à l'équilibre incertain de l'ensemble. Il ne lui restait plus qu'à fixer les cordelettes aux sardines mal enfoncées dans le sol caillouteux puis... à recommencer. Il finit, tant bien que mal, à monter cette putain de tente. C'est en s'y allongeant qu'il sentit des cailloux à faire hurler un fakir. À son retour, Yaourt lui trouva de quoi installer une litière de foin. Miracle ! la tente sentait la lavande. Le bonheur était en marche !

Après le dîner, ils dansèrent le n'importe quoi sur la chanson *Il tape sur des bambous* de Philippe Lavil.

Il s'endormit la tête dans les étoiles.

Sa première journée de cueillette commença à six heures par une symphonie sous tente pour six réveils, un coq et quatre péteurs. Il fallait profiter de la fraîcheur matinale. Un café tartines fut rapidement expédié en silence par la jeune classe qui se préparait à être laborieuse. À six heures

et demie, tous grimpèrent sur la remorque derrière le tracteur de Louis. Le verger du jour dominait la ferme où l'on apercevait quatre femmes du pays descendre d'une 4L. Elles venaient trier les fruits et les conditionner par cageots de vingt kilos, lui expliqua Yaourt. Les abricots trop gros ou tachetés seraient mis à part pour l'industrie agroalimentaire.

Pour cueillir un arbre, ils s'y mettaient à deux, l'un au sol, l'autre juché sur un escabeau pour atteindre les fruits des branches supérieures. Il faisait équipe avec Yaourt qui lui apprit à ne pas toquer les abricots en les posant dans son sac de cueillette et à ne pas s'empiffrer : trop d'abricots faisant savoir au goinfre qu'ils doivent ressortir aussi vite qu'ils sont entrés. Des sacs, les fruits devaient être délicatement versés dans des caisses de quarante kilos, qu'il fallait ensuite embarquer à bout de bras sur la remorque. À neuf heures trente, un temps-mort-casse-croûte était sifflé par Agnès qui apportait café, pain, fromage ou saucisson. Ils repartaient sous le soleil à l'assaut d'autres rangées, jusqu'au déjeuner, puis de trois à sept, en réservant à la sieste les heures les plus chaudes de la journée.

